Futurs utopiques et dystopiques : Comment la fiction aide à penser l'évolution

Ivan MAGRIN-CHAGNOLLEAU, CNRS
Aix Marseille Univ, CNRS, Laboratoire PRISM (UMR 7061), Marseille
Chapman University, Orange, California

Introduction

J'aborde dans cet article le thème des futurs utopiques et dystopiques tel qu'il nous est transmis à travers la philosophie et la fiction (littérature et cinéma), et montre comment ces notions nous aident à penser l'évolution. Je vais parler dans un premier temps des mots « utopie » et « dystopie », en racontant brièvement leur histoire et en proposant de les définir. Je donnerai ensuite des exemples qui appartiennent à la littérature, à la philosophie et au cinéma. Je terminerai en réfléchissant à une façon de réhabiliter l'utopie, pour pouvoir penser l'évolution aujourd'hui. J'ajoute que je parle en tant que philosophe et artiste. Mon propos n'est donc pas de faire une histoire précise des concepts d'utopie et de dystopie, ni de faire des études comparées des œuvres citées, mais plutôt de montrer comment la philosophie et la fiction peuvent nous aider à penser le futur, à penser l'évolution, et pourquoi c'est important.

Utopie et dystopie

On doit l'origine du mot « utopie » à Thomas More, un Anglais, en 1516[1]. À l'époque, le terme « Utopia » est un nom propre qui désigne une île imaginaire, où tout est beau, où tout fonctionne parfaitement. Cette « Utopia » représente directement une critique de l'Angleterre de l'époque, en contrepoint de ce qui s'y passe à ce moment-là. Le mot « Utopia », qui vient du grec, signifie « un non-lieu ».



Illustration for the
1516 first edition of *Utopia*.



Papyrus d'Oxyrrhynque *P. Oxy.* LII 3679, IIIe siècle, contenant des fragments de *La République* de Platon.

Le concept d'utopie existe bien avant Thomas More. On le trouve en particulier chez Platon dans *La République*[2] avec La cité idéale, qui est une façon de proposer un système politique idéal dans lequel les institutions fonctionneraient d'une façon optimale. Mais le mot en tant que tel est vraiment créé par Thomas More, et il est popularisé par Rabelais

[1] Thomas MORE, *L'Utopie*, Paris, Folio, 2012, 384 p.

[2] PLATON, *La République*, Paris, Folio, 1993, 560 p.

dans *Pantagruel*[3] en 1532, où le mot devient alors un nom commun. À partir de ce moment-là, on peut parler d'une utopie et non pas juste de « Utopia », qui était le nom de l'île imaginaire créée par Thomas More.

Regardons maintenant comment la définition du mot « utopie » a évolué dans le temps. Au 16e siècle, « Utopie » est un pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux, et qui est ce qu'on pourrait dire une proposition politique utopique. Au 18e siècle, le mot désigne le plan d'un gouvernement imaginaire, à l'exemple de la République de Platon, où l'on va planifier ce que pourrait être un gouvernement idéal, pour s'en servir de modèle pour faire évoluer les institutions politiques.

Au milieu du 19e siècle, un nouveau glissement de la définition se produit, notamment en littérature, l'utopie devenant alors quelque chose qui ne tiendrait pas compte de la réalité. L'utopie est vue comme quelque chose de non réaliste, d'idéal, de non atteignable. Autrement dit, comme l'utopie est une version idéalisée de ce que pourrait être par exemple un gouvernement, elle n'a pas de valeur pratique, elle ne peut pas être implémentée comme telle, et donc elle n'est pas assez pragmatique pour être utilisable.

La définition évolue encore et l'utopie devient une conception ou un projet qui paraît irréalisable. L'évolution de ces définitions introduit progressivement des critiques de l'utopie, ce qui a pour conséquence de lui retirer son pouvoir de création du futur. Discréditée par la mise en avant de son caractère irréalisable, l'utopie cesse de représenter une source d'inspiration vers un avenir meilleur, et permet de mieux faire accepter la réalité et le statu quo.

Parallèlement à ces évolutions de la définition du mot « utopie », le mot « dystopie » fait son apparition au moment où la critique de l'utopie devient plus virulente, au 19e siècle. La première utilisation du mot est attribuée à un politicien du Parlement britannique. La dystopie se définit alors comme étant une utopie qui ne suit pas la route escomptée. Une fois le projet utopique mis en place, il est fourvoyé par les personnes qui l'ont établi, et qui s'en serviront pour développer un pouvoir, notamment un pouvoir totalitaire.

Le mot dystopie n'est pas le seul au 19e siècle à apparaître en réaction au mot utopie. Les mots « anti-utopie » et « contre-utopie » sont des alternatives fréquemment utilisées. Il y a de petites nuances entre ces différents termes. Le mot dystopie va cependant s'imposer et être davantage utilisé que les autres à partir de la fin du 19e siècle. Depuis une vingtaine d'années, il y a un regain d'utilisation de ce mot, notamment dans les séries télé. La dystopie devient même un genre à part entière en littérature et au cinéma.

Une des critiques qui est formulée au sujet de l'utopie est qu'elle serait le discours des dirigeants, et la dystopie, la réalité vécue par le reste de la population. C'est cette conception de la paire utopie-dystopie qui va souvent se retrouver dans les fictions contemporaines.

Il y a à mon sens une autre façon de regarder la paire utopie-dystopie qui, en réalité, n'est pas vraiment une paire de mots opposés, mais recouvre plutôt des façons très différentes de concevoir un projet du futur. L'utopie, ce serait être pour quelque chose, alors que la dystopie, ce serait être contre quelque chose. L'utopie peut aussi être vue comme une critique politique ou sociale, mais comme une critique positive. On parle de la situation courante, et on essaie de réfléchir à ce qu'on pourrait faire idéalement pour l'améliorer. Alors que dans la dystopie, il y aurait peut-être une forme de résignation : on montre des

[3] RABELAIS, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard : La Pléiade, 1994, 1888 p.

excès, on montre des dysfonctionnements, mais en étant à court de propositions constructives. Mais l'impact d'une représentation dystopique peut aussi parfois servir de déclencheur à une prise de conscience, même si la solution n'est pas encore proposée ni envisagée.

Exemples d'utopies et de dystopies en fiction

Je voudrais aborder toutes ces questions à travers des exemples en littérature, en philosophie et au cinéma. Il existe de nombreux exemples pour faire une chronologie de l'utopie et de la dystopie. J'invite le lecteur à noter au préalable ceux qui peuvent lui sembler pertinents, qui font partie de ses référents culturels. Les choix que j'ai faits reposent sur le rôle que certaines œuvres ont jouée à mon sens dans la fabrication d'un inconscient collectif autour de ces deux termes. Ils sont aussi liés à mes propres référents culturels.

En littérature et en philosophie, j'ai déjà parlé de Platon, de *La République*[4], avec La cité idéale, et de Thomas More, qui propose son île imaginaire « Utopia »[5]. On trouve un autre exemple au 18e siècle chez Voltaire, dans *Candide*[6], où il est question d'une visite au pays d'Eldorado, qui est un pays magique, magnifique, où tout se passe bien. Le personnage principal le quitte pour l'unique raison de retrouver sa bien-aimée Cunégonde. Dans cette œuvre de Voltaire, le pays d'Eldorado est utilisé par l'auteur comme un prétexte pour exposer ses idées politiques au sujet d'une gouvernance idéale.


CANDIDE,
OU
L'OPTIMISME,
TRADUIT DE L'ALLEMAND
DE
Mr. le Docteur RALPH.

MDCCLIX.

Édition princeps.
« M. le Docteur Ralph » est un des nombreux pseudonymes de Voltaire.



Page de garde de la première édition Hetzel.

Au 19e siècle, on assiste à la naissance de la science-fiction qui, très vite, va s'emparer de l'utopie, puis de la dystopie, et va construire beaucoup de récits de science-fiction ou d'anticipation sur cette terre utopique ou dystopique.

---

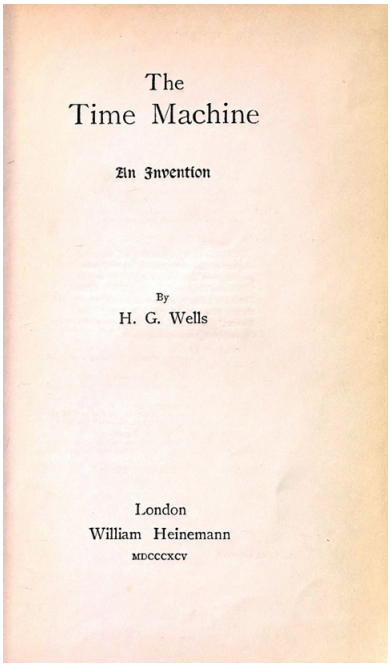
[4] PLATON, *La République*, Paris, Folio, 1993, 560 p.

[5] Thomas MORE, *L'Utopie*, Paris, Folio, 2012, 384 p.

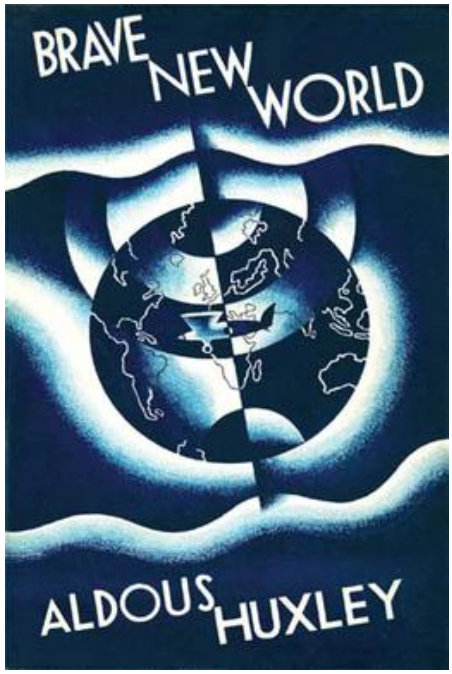
[6] VOLTAIRE, *Candide et autres contes*, Paris, Folio, 1992, 512 p.

La catégorie de la science-fiction utopique comporte un certain nombre d'œuvres de Jules Verne, notamment *Vingt mille lieues sous les mers*[7] en 1870. Dans cette veine de science-fiction utopique, l'auteur imagine des futurs où l'homme arrive à conquérir une nouvelle frontière technologique (comme ici la capacité de construire un sous-marin qui permet d'explorer les fonds marins à une profondeur exceptionnelle), politique ou morale. Il est essentiellement question de thématiques liées à la technologie, à l'évolution, au progrès de la science. Et ces récits s'inscrivent dans l'ère du positivisme : la science va permettre d'élargir la connaissance et de faire de nouvelles découvertes. C'est une période où, à l'instar d'Auguste Comte[8], une grande partie des scientifiques, et des auteurs qui en sont proches comme Jules Verne, croit que la science permettra de faire des progrès considérables, et finira un jour par conquérir les territoires de la connaissance qui sont pour l'instant inaccessibles.

À partir de la fin du 19e siècle, des exemples de dystopie en fiction apparaissent et deviennent plus fréquents. Ils illustrent une crainte que peuvent avoir certaines personnes vis-à-vis d'un progrès scientifique qui ne serait pas suffisamment encadré par l'éthique. Un exemple frappant est le roman de H. G. Wells, *La machine à explorer le temps*[9] en 1895. J'appelle cela explorer le revers de la médaille : un explorateur du futur revient au temps présent et raconte son voyage, en commençant par une terre paradisiaque, où les gens vivent comme s'ils étaient dans le jardin d'Éden. Puis, on découvre petit à petit qu'une autre espèce, qui a également évolué à partir de l'humain, vit dans les souterrains. Ce sont les Morlocks, et ils se nourrissent des habitants qui vivent sur la surface de la planète. C'est le revers de la médaille.



Page de titre de l'édition originale (1895).



First edition cover.

[7] Jules VERNE, *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Le Livre de Poche, 2001, 606 p.

[8] Auguste COMTE, *Philosophie des Sciences*, Paris, Gallimard, 1997, 462 p.

[9] Herbert George WELLS, *La machine à explorer le temps*, Paris, Folio SF, 2016, 176 p.

Dans *Le meilleur des mondes*[10] d'Aldous Huxley en 1931, l'auteur aborde d'autres thématiques. Il y décrit une société qui a évolué vers un système de castes, mais il existe quelques endroits qui ont échappé à cette évolution, et où vivent des « sauvages ». Ces sauvages n'ont pas conscience de la répartition en castes où chacun a sa place et est éduqué pour faire le mieux possible ce qu'il doit faire. Nous assistons alors à cette confrontation entre, d'une part, le sauvage, que l'on pourrait aussi appeler le naïf, celui qui ne sait pas que la société a été hiérarchisée, et d'autre part, cette société extérieure à la réalité de ce sauvage, qui a été complètement codifiée et programmée. Ce qui est important, c'est cette confrontation entre ceux qui n'ont pas été formatés par cette société idéale et ceux qui, ayant été formatés, ne se posent même plus la question de savoir si c'est réellement une société idéale.

En 1943, le roman *Ravage*[11] de René Barjavel explore l'évolution d'une autre façon. On pourrait se demander si c'est une dystopie ou une utopie. L'auteur explore ce que serait finalement un retour à un monde où la technologie aurait disparu. Il invente donc une catastrophe technologique qui serait liée à des rayonnements solaires et qui fait que toute technologie s'arrête de fonctionner du jour au lendemain. Cela occasionne une période de chaos, qui remet tout le monde au même niveau. Les gens qui sont en haut de l'échelle sociale n'ont pas plus de chances de survivre dans ce Nouveau Monde que ceux qui sont en bas de l'échelle. Et petit à petit, ceux qui survivent sont ceux qui arrivent à développer à la fois des stratégies de solidarité, d'entraide, et qui sont capables de se réadapter très vite aux forces de la nature et à de nouvelles façons d'y faire face. Le personnage qui permet la recréation d'une société basée sur l'entraide se fait finalement tuer par quelqu'un qui voudrait réintroduire la technologie. Et le lecteur comprend à demi-mot que le monde est en train de repartir dans cette espèce de spirale technologique, que le roman questionne, mais ne condamne pas nécessairement.

Il y a bien sûr le roman de George Orwell *1984*[12], en 1949, qui, lui, pose vraiment de front la question de la surveillance, dans un contexte de régime totalitaire et donc de surveillance à outrance et de privation de liberté.

Puis Robert Merle, en 1972, propose, dans un contexte d'escalade nucléaire, un roman post-apocalyptique, *Malevil*[13]. Il y a eu juste avant le début de l'histoire une catastrophe nucléaire, et le roman raconte comment des gens essaient de survivre après cette catastrophe.

Tous ces romans proposent des questionnements sur différentes thématiques de l'évolution, en partant du présent et en se disant : « Et si ça allait dans cette direction ? » ou bien : « Et si ça dérapait ? » dans le cas d'un questionnement dystopique.

Je mets un peu à part Isaac Asimov, qui a produit une œuvre monumentale. C'est un auteur qui, en fonction de ses romans, de ses cycles, de ses périodes, va osciller entre utopie et dystopie. Un de ses cycles les plus connus est celui sur les robots[14], dont plusieurs nouvelles ont été adaptées au cinéma, et qui pose la question de l'intelligence

---

[10] Aldous HUXLEY, *Le meilleur des mondes*, Paris, Pocket, 2017, 320 p.

[11] René BARJAVEL, *Ravage*, Paris, Folio, 1972, 313 p.

[12] George ORWELL, *1984*, Paris, Folio, 1972, 438 p.

[13] Robert MERLE, *Malevil*, Paris, Folio, 1983, 635 p.

[14] Isaac ASIMOV, *Le cycle des robots, Tome : Les robots*, Paris, J'ai Lu, 2012, 284 p.

artificielle et des relations homme-machine. Ce cycle s'est développé à une époque où l'on croyait beaucoup à la cybernétique et à son développement. L'auteur y propose notamment les trois lois de la robotique, censées garantir la sécurité de l'humain face aux robots. Puis, ayant une formation de logicien à l'origine, il déconstruit petit à petit ces trois lois et nous dépeint comment, tout en les respectant, des robots vont être en mesure de les détourner finalement.

Dans son cycle *Fondation*[15] qui est également très connu. Isaac Asimov propose, le concept de psychohistoire, c'est-à-dire l'idée qu'avec la loi des grands nombres, en contrôlant suffisamment bien les conditions initiales, on peut prédire l'avenir de l'humanité dans ses grands mouvements. De nouveau, il va introduire petit à petit des éléments perturbateurs dans ces grandes lois, afin d'expliquer comment ces prédictions pourraient dévier par rapport à ce qu'elles étaient initialement.

Aujourd'hui, la dystopie est très courante en littérature et au cinéma. On en a des exemples assez récents avec *Hunger games*[16] ou *Divergent*[17]. Si elle s'adresse plutôt à des adolescents, cette littérature reprend le thème de la dystopie en le poussant à l'extrême, ce qui permet l'émergence d'un héros, en l'occurrence une héroïne, qui va se révolter contre cette dystopie et qui va essayer de faire changer les choses. On est vraiment dans l'idée de l'émancipation. C'est à la fois une dystopie et une proposition de comment pouvoir faire changer les choses, le plus souvent par une forme de révolte.

Le cinéma fournit aussi de nombreux exemples. Je me suis limité à quelques choix que je considère comme étant vraiment emblématiques de l'évolution de la thématique de la dystopie au cinéma. Dans le film de Fritz Lang *Metropolis*[18] en 1927, il est question de lutte des classes et d'inégalités sociales. En présentant une situation exacerbée, l'auteur met le doigt sur ce qu'il considère comme étant un problème dans la société actuelle. Ce n'est pas nécessairement une proposition de résolution – on est bien dans une dystopie – mais plutôt une façon de montrer ce que serait le paroxysme de cette situation problématique.

Dans *Fahrenheit 451* – qui est d'abord un roman de Ray Bradbury[19] en 1953, puis un film de François Truffaut[20] en 1966 – il est à la fois question du rôle de la connaissance, notamment par les livres, et d'une société où ces derniers sont interdits et brûlés – Fahrenheit 451 étant la température d'auto-combustion d'un livre. Et dans ce monde-là, qui est totalitaire puisque les gens n'ont plus accès à la connaissance, un pompier, qui est en charge de brûler les livres, se met à questionner son travail.

---

[15] Isaac ASIMOV, *Le cycle de Fondation, I : Fondation*, Paris, Folio SF, 2009, 416 p.

[16] Suzanne COLLINS, *The Hunger Games, Book One*, New York, Scholastic Press, 2008, 384 p.

[17] Veronica ROTH, *Divergent*, New York, Katherine Tegen Books, 2012, 496 p.

[18] *Metropolis*, Dir. Fritz LANG, Perf. Alfred ABEL, Gustav FRÖHLICH, Rudolf KLEIN-ROGGE, Universum Film, 1927, Film.

[19] Ray BRADBURY, *Fahrenheit 451*, Paris, Folio SF, 2000, 224 p.

[20] *Fahrenheit 451*, Dir. François TRUFFAUT, Perf. Julie CHRISTIE, Oskar WERNER, Cyril CUSACK, Universal Film, 1966, Film.



Theatrical release poster by John Alvin.



Theatrical release poster.

Il y a aussi le film *2001, L'odyssée de l'espace*[21], en 1968, film de Stanley Kubrick. Il s'agit d'un film très riche, qui aborde beaucoup de thématiques, notamment celle de l'intelligence artificielle et de la communication homme-machine. Le film aborde aussi la question du temps, le temps tel qu'il est perçu, le temps qui peut être différent pour un humain par rapport à une machine, ce qui pose un certain nombre de questions philosophiques.

Un peu plus récemment, le film *Soleil vert*[22] de Richard Fleischer, en 1973, aborde la question de la surpopulation, de la famine, de la limitation des ressources et de la solution trouvée par cette société pour y remédier.

Blade Runner[23] de Ridley Scott en 1982 parle aussi beaucoup de cette question de cybernétique, d'androïdes, dans une planète post-apocalyptique où les gens les plus riches ont fui la Terre pour aller vers d'autres planètes, où des colonies ont été installées. Ce film, qui est une adaptation du roman de Philip K. Dick *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*[24], pose les questions suivantes : « Quelle est la différence entre un androïde et un humain ? », « Comment faire la différence entre les deux ? », et, « Quelle est l'évolution, non plus de l'humain, mais de l'androïde ? »

Il faut noter le magnifique film *Children of Men*[25] d'Alfonso Cuarón, en 2006, qui traite directement de la question de la stérilité, qui imagine notre monde dans quelques décennies, à un moment où les humains sont devenus stériles, et où l'humanité est vouée à disparaître en tant qu'espèce. Le film raconte l'histoire d'une femme enceinte, ce qui

---

[21] *2001, l'odyssée de l'espace*, Dir. Stanley KUBRICK, Perf. Keir DULLEA, Gary LOCKWOOD, William SYLVESTER, Metro-Goldwyn-Mayer, 1968, Film.

[22] *Soleil vert*, Dir. Richard FLEISCHER, Perf. Charlton HESTON, Leigh TAYLOR-YOUNG, Chuck CONNORS, Metro-Goldwyn-Mayer, 1973, Film.

[23] *Blade Runner*, Dir. Ridley SCOTT, Perf. Harrison FORD, Rutger HAUER, Sean YOUNG, Warner Bros., 1982, Film.

[24] Philip K. DICK, *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, Paris, J'ai Lu, 2014, 283 p.

[25] *Children of Men*, Dir. Alfonso CUARÓN, Perf. Clive OWEN, Juan Gabriel YACUZZI, Michael CAINE, Universal Pictures, 2006, Film.

n'était pas arrivé depuis plus de vingt ans. Et il pose cette question des conséquences de nos choix.

Nous pouvons aussi souligner, plus récemment, le film *Interstellar*[26] de Christopher Nolan sorti en 2014, qui pose aussi cette question de la limitation des ressources et de la catastrophe climatique et écologique. Le film questionne le temps, avec une histoire de voyage dans le temps, de passage par un trou noir, et les conséquences que cela peut avoir sur le temps tel qu'on le vit quand on est en train de traverser ce trou noir, par rapport à ceux qui sont restés sur la planète.

En ce qui concerne les séries, on peut observer ces dernières années un regain d'intérêt important pour les dystopies. Un des exemples les plus connus est la série *Black Mirror*[27], qui s'est construite comme une sorte d'anthologie de la dystopie. L'épisode de la troisième série, « San Junipero », a reçu de nombreux prix. Il pose la question du transhumanisme et d'un monde où l'humain transcende la mort, en enregistrant la conscience, et en permettant à cette conscience enregistrée de continuer à vivre une certaine existence idéalisée après que le corps biologique est mort.

La servante écarlate[28] (« The Handmaid's Tale »), sortie en 2017, reprend un roman de Margaret Atwood[29] de 1985, et revient sur la question de la pollution et de la baisse de fertilité. Puis, très récemment, la série *Maniac*[30] questionne à la fois l'intelligence artificielle et la santé psychique.

Réhabiliter l'utopie

Je pense que la prolifération de la dystopie correspond à des évolutions de la société qui rendent plus difficile le fait de penser le futur, ce qui pourtant n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui. Cette évolution de la dystopie peut être liée à différents facteurs : le développement des réseaux sociaux, le flux d'information continu, l'obsolescence de plus en plus rapide, qui fait qu'il y a peut-être une transformation dans l'inconscient collectif de la notion de temps psychologique. Le temps va de plus en plus vite, les informations sont de plus en plus nombreuses, et par conséquent, penser le futur devient peut-être de plus en plus difficile. Est-ce qu'on arrive encore à penser à un futur qui dépasserait les quelques jours ou quelques semaines, alors que les évolutions sont de l'ordre de quelques semaines ou quelques mois ? Cette question me paraît essentielle.

Deux ouvrages abordent cette question du temps d'une manière qui me paraît pertinente par rapport à cette notion d'accélération du temps. Le premier est un ouvrage de François Hartog intitulé *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*[31]. Dans cet ouvrage, l'auteur propose une réflexion sur les différentes façons de concevoir le temps de

---

[26] *Interstellar*, Dir. Christopher NOLAN, Perf. Ellen BURSTYN, Matthew MCCONAUGHEY, Mackenzie FOY, 20th Century Fox, 2014, Film.

[27] *Black Mirror*, Creator Charlie BROOKER, Perf. Daniel LAPAINE, Hannah JOHN-KAMEN, Jesse ARMSTRONG, Channel 4 Television Corporation & Netflix, 2011-, Série.

[28] *La servante écarlate*, Creator Bruce MILLER, Perf. Elisabeth MOSS, Yvonne STRAHOVSKI, Joseph FIENNES, Hulu, 2017-, Série.

[29] Margaret ATWOOD, *La servante écarlate*, Paris, Robert Laffont, 2017, 544 p.

[30] *Maniac*, Creator Cary JOJI FUKUNAGA, Perf. Jonah HILL, Emma STONE, Sonoya MIZUNO, Netflix, 2018, Série.

[31] François HARTOG, *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, 272 p.

l'histoire, et rappelle à la fois la subjectivité de cette notion de temps historique, ainsi que l'influence de la distance temporelle à l'événement observé sur cette notion. Ainsi, cette impression que le temps s'accélère serait, d'une part, subjective, d'autre part, en lien avec le fait qu'il s'agit d'un temps vécu au présent et non plus d'un temps historique observé avec le recul nécessaire.

Quant au livre d'Eugène Minkowski intitulé *Le temps vécu*[32], il propose précisément une réflexion sur le temps comme expérience vécue, c'est-à-dire une réflexion sur la phénoménologie du temps.

Le roman de Frank Herbert *Dune*[33] occupe une place à part. Il propose une dystopie écologique, qui questionne à la fois le climat et la question de l'eau. Ces deux questions sont selon moi les plus importantes auxquelles nous faisons face aujourd'hui. *Dune* présente une planète complètement désertique dont on s'aperçoit, au fur et à mesure du roman, que c'est notre planète devenue aride. Mais le projet du personnage principal de cette saga est utopique, et consiste à recréer sur cette planète aride les conditions pour que le cycle de l'eau soit de nouveau possible. Le réchauffement climatique ainsi que la dégradation de l'environnement (notamment la qualité de l'air, de l'eau, etc.) occupent une place de plus en plus importante dans la dystopie contemporaine[34].

Je termine en proposant de réfléchir à la façon dont nous pourrions réhabiliter l'utopie pour penser l'évolution aujourd'hui. Ce qui est finalement assez rassurant, c'est que nous assistons aussi, récemment, à un retour des utopies, mais des utopies pragmatiques et pratiques. Trois livres sont sortis récemment, qui ne sont pas de la fiction, mais qui traitent précisément de cette question d'une utopie pragmatique : *Utopies réalisables*[35] de Yona Friedman en 1974 déjà, réédité en poche en 2015 ; *Utopies réalistes*[36] de Rutger Bregman en 2017 ; et *Utopies réelles*[37] d'Erik Olin Wright en 2017. Ces livres sont des enquêtes sociologiques sur des endroits où des gens ont proposé des solutions utopiques, mais où ces propositions sont devenues des réalités, et ont permis de résoudre localement certains problèmes, par exemple la monnaie locale, la culture locale, etc. Ces ouvrages et ces exemples montrent qu'il y a finalement une nécessité de repenser l'évolution autrement, et surtout que cela est possible.

Il est essentiel de réhabiliter l'utopie et sa vocation à proposer des alternatives politiques, sociales, écologiques, économiques, morales. L'utopie peut être une force de proposition. Pour le dire autrement, pour pouvoir créer un futur, il faut pouvoir le rêver. Ce qui est important, c'est de briser la chaîne des prédictions néfastes. Les utopies du passé et du présent construisent la réalité de demain. Si nous n'avons plus d'utopies aujourd'hui, quelle réalité allons-nous construire demain ?

---

[32] Eugène MINKOWSKI, *Le temps vécu*, Paris, PUF, 2013, 432 p.

[33] Frank HERBERT, *Dune*, Paris, Pocket, 2012, 832 p.

[34] Voir par exemple Paolo BACIGALUPI, *Water knife*, Montpellier, Au Diable Vauvert, 2016, 487 p.

[35] Yona FRIEDMAN, *Utopies réalisables*, Paris, L'éclat poche, 2015, 240 p.

[36] Rutger BREGMAN, *Utopies réalistes*, Paris, Le Seuil, 2017, 256 p.

[37] Erik Olin WRIGHT, *Utopies réelles*, Paris, La Découverte, 2017, 624 p.

Je terminerai par un exemple d'utopie politique. Il s'agit du livre *Le bien commun*[38] de Riccardo Petrella, sorti en 1996. Ce livre propose à mon sens une véritable utopie, qui est la réhabilitation du concept de bien commun. Depuis la sortie du livre, on peut dire que la société a continué à suivre le chemin opposé à celui que l'auteur propose, lui qui a identifié très tôt que l'eau était notre bien le plus précieux, et qui souhaitait, par ce petit livre, remettre l'humain au cœur des politiques, et non les marchés.

Bibliographie

ASIMOV, Isaac, *Le cycle des robots, Tome 1 : Les robots*, Paris, J'ai Lu, 2012, 284 p.
ASIMOV, Isaac, *Le cycle de Fondation, I : Fondation*, Paris, Folio SF, 2009, 416 p.
ATWOOD, Margaret, *La servante écarlate*, Paris, Robert Laffont, 2017, 544 p.
BACIGALUPI, Paolo, *Water knife*, Montpellier, Au Diable Vauvert, 2016, 487 p.
BARJAVEL, René, *Ravage*, Paris, Folio, 1972, 313 p.
BRADBURY, Ray, *Fahrenheit 451*, Paris, Folio SF, 2000, 224 p.
BREGMAN, Rutger, *Utopies réalistes*, Paris, Le Seuil, 2017, 256 p.
COLLINS, Suzanne, *The Hunger Games, Book One*, New York, Scholastic Press, 2008, 384 p.
COMTE, Auguste, *Philosophie des Sciences*, Paris, Gallimard, 1997, 462 p.
DICK, Philip K., *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, Paris, J'ai Lu, 2014, 283 p.
FRIEDMAN, Yona, *Utopies réalisables*, Paris, L'éclat poche, 2015, 240 p.
HARTOG, François, *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, 272 p.
HERBERT, Frank, *Dune*, Paris, Pocket, 2012, 832 p.
HUXLEY, Aldous, *Le meilleur des mondes*, Paris, Pocket, 2017, 320 p.
MERLE, Robert, *Malevil*, Paris, Folio, 1983, 635 p.
MINKOWSKI, Eugène, *Le temps vécu*, Paris, PUF, 2013, 432 p.
MORE, Thomas, *L'Utopie*, Paris, Folio, 2012, 384 p.
ORWELL, George, *1984*, Paris, Folio, 1972, 438 p.
PETRELLA, Ricardo, *Le bien commun*, Paris, Éditions Labor, 1996, 96 p.
PLATON, *La République*, Paris, Folio, 1993, 560 p.
RABELAIS, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard : La Pléiade, 1994, 1888 p.
ROTH, Veronica, *Divergent*, New York, Katherine Tegen Books, 2012, 496 p.
VERNE, Jules, *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Le Livre de Poche, 2001, 606 p.
VOLTAIRE, *Candide et autres contes*, Paris, Folio, 1992, 512 p.
WELLS, Herbert George, *La machine à explorer le temps*, Paris, Folio SF, 2016, 176 p.
WRIGHT, Erik Olin, *Utopies réelles*, Paris, La Découverte, 2017, 624 p.

Filmographie

2001, l'odyssée de l'espace, Dir. Stanley KUBRICK, Perf. Keir DULLEA, Gary LOCKWOOD, William SYLVESTER, Metro-Goldwyn-Mayer, 1968, Film.
Black Mirror, Creator Charlie BROOKER, Perf. Daniel LAPAINE, Hannah JOHN-KAMEN, Jesse ARMSTRONG, Channel 4 Television Corporation & Netflix, 2011—, Série.
Blade Runner, Dir. Ridley SCOTT, Perf. Harrison FORD, Rutger HAUER, Sean YOUNG, Warner Bros., 1982, Film.
Children of Men, Dir. Alfonso CUARÓN, Perf. Clive OWEN, Juan Gabriel YACUZZI, Michael CAINE, Universal Pictures, 2006, Film.
Fahrenheit 451, Dir. François TRUFFAUT, Perf. Julie CHRISTIE, Oskar WERNER, Cyril CUSACK, Universal Film, 1966, Film.
Interstellar, Dir. Christopher NOLAN, Perf. Ellen BURSTYN, Matthew MCCONAUGHEY, Mackenzie FOY, 20th Century Fox, 2014, Film.

[38] Ricardo PETRELLA, *Le bien commun*, Paris, Éditions Labor, 1996, 96 p.

La servante écarlate, Creator Bruce MILLER, Perf. Elisabeth MOSS, Yvonne STRAHOVSKI, Joseph FIENNES, Hulu, 2017—, Série.
Maniac, Creator Cary JOJI FUKUNAGA, Perf. Jonah HILL, Emma STONE, Sonoya MIZUNO, Netflix, 2018, Série.
Metropolis, Dir. Fritz LANG, Perf. Alfred ABEL, Gustav FRÖHLICH, Rudolf KLEIN-ROGGE, Universum Film, 1927, Film.
Soleil vert, Dir. Richard FLEISCHER, Perf. Charlton HESTON, Leigh TAYLOR-YOUNG, Chuck CONNORS, Metro-Goldwyn-Mayer, 1973, Film.